

## XYZ. La revue de la nouvelle



### Acte manqué

Brigitte Parent

Numéro 62, été 2000

Hommage à Sylvaine Tremblay

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4200ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Parent, B. (2000). Acte manqué. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (62), 47–53.

## Acte manqué

Brigitte Parent

Elle était venue ici à la demande insistante de Geneviève, son amie, attachée de presse pour cette maison d'édition. Emportée par le tourbillon de son quotidien, Vivianne ne prit pas la peine d'écouter le message jusqu'au bout, quoiqu'elle perçût une grande émotion dans la voix de Geneviève. Consultant l'horloge, elle évalua qu'elle avait juste le temps de s'y rendre. Sillonnant les couloirs de la maison d'édition à la recherche de Geneviève, elle se trouva devant un attroupement autour de l'escalier menant au sous-sol. Au mur, une affiche annonçait l'événement attendu. Elle la parcourut. En gros titre, le sujet : *L'amour, cet éternel souhaité, peut-il vivre ? Discussion — panel avec trois invités\**. Son regard glissa au bas du programme sur la liste des invités. Un nom se détacha soudain du groupe par le souvenir intime qu'il ravivait. C'est ainsi qu'elle apprit le retour de Pierre au pays. Vivianne comprit la raison de l'excitation perçue chez Geneviève au téléphone. Elle s'en voulait maintenant de ne pas avoir écouté le message jusqu'au bout. Qu'y avait-il d'autre sur cette bande qu'il eût fallu savoir ? Pierre s'attendait-il à la voir ? Elle se faufila à travers le groupe amassé tout autour et maintenant dans l'escalier, seul endroit encore disponible. Toute à ces questions, Vivianne s'arrêta pour profiter du point de vue que l'escalier offrait sur la salle et sur la tribune. L'éclairage au néon inondait les têtes, se répandait jusqu'au sol en exacerbant les formes.

À défaut de rencontrer son amie, elle aurait aimé pouvoir consulter la mémoire de sa boîte vocale où sommeillait le fameux message. Après un regard panoramique, elle constata l'absence de téléphones publics. La masse formée devenait encore plus dense dans le minuscule espace. Vouloir reculer apparaissait maintenant comme une épreuve plus grande que de rester, tant

\* Les citations en italique sont tirées de *La tentation de l'innocence*, de Pascal Bruckner, Paris, Grasset, 1991.

les gens se trouvaient imbriqués. L'anticipation de cette expédition finit d'anéantir en elle toute volonté de battre en retraite. Elle se retourna, résignée. « Bon, eh bien, tant pis, nous ferons face ! » se dit-elle, s'installant doucement au milieu de ces corps inconnus, tout proches. Elle se laissa porter quelques instants par le mélange qu'offraient tous ces parfums reliés en un pot-pourri auquel s'ajoutaient la chaleur et la moiteur que le jour avait accumulées. Le parfum ainsi composé étonnait sans être désagréable. Il flottait, presque concret. Plus qu'une simple odeur, il s'en dégagait aussi une énergie. Amusée, elle reconnut les signes annonciateurs d'une fièvre printanière...

Les printemps à Montréal lui apparaissaient toujours fort singuliers. Nulle part ailleurs, Vivianne n'avait rencontré cette forme de folie ; une jubilation collective s'emparait des habitants de la ville aux premiers jours de douceur. À défaut de l'explosion de la nature, les gens arboraient les signes du renouveau. La fièvre s'affichait en une exubérance, une joie de vivre, qui l'avaient tout de suite conquise. Elle avait su immédiatement que cette île deviendrait son lieu de résidence principal pour les années à venir. Pierre l'avait cru aussi, mais les événements empruntent parfois des tournures différentes de celles qui ont été planifiées. Pour contrer l'espèce de trac qui s'installait, de plus en plus pressant à mesure que le temps s'égrenait, elle se laissa bercer par les images du premier printemps vécu à Montréal.

Elle vit défiler sous ses yeux des instants de bonheur consommés. Elle se rappela cet état de communion qui les habitait. Une scène en particulier : une fin d'après-midi, la terrasse d'un bistro, tous deux épuisés d'avoir parcouru le quartier dans tous les sens à la recherche de ce qui deviendrait leur nid. Ils avaient épluché la rubrique des « logements à louer » tant sur le papier que sur le pavé. Ils ne purent résister à l'appel du houblon, d'une bière fraîche et légèrement pétillante. Jouir de cet instant fortuit qui se présentait, profiter de cette table qui, à point, se libérait. Leur recherche n'avait pas porté les fruits escomptés. Ils firent la connaissance de Gérard, le propriétaire du bistro. Ce dernier fit beaucoup rire. Contre toute attente, leur avenir en terre mon-

tréalaise allait prendre forme à cette terrasse. Par son entremise, ils rencontrèrent celui qui deviendrait leur propriétaire. L'avenir fournirait maintes occasions où Gérard allait s'avérer être un ami cher.

Vivianne consulta sa montre. Elle ne put réprimer un sourire en remarquant qu'une fois de plus il était en retard. Tous les panels sont ainsi, bien sûr, mais chez Pierre il s'agissait d'un « travers développé à son paroxysme », comme disait déjà sa mère à l'époque où ils se fréquentaient. Vivianne avait renoncé très vite à comprendre son mode d'évaluation du temps. Elle avait pris l'habitude de prendre les rênes de toutes les affaires qui la concernaient, évitant ainsi tant de querelles inutiles. Mais ils n'avaient su concilier leurs désirs respectifs.

La salle s'échauffait, l'attente devenait pesante pour tous. Les invités arrivèrent enfin. Pierre portait son « costume de voyageur » comme elle le reconnaissait si bien. Chez lui, cela se traduisait par des vêtements aux lignes sobres, sans être tout à fait classiques, en tout cas confortables, lui procurant une allure décontractée qu'il affectionnait. Vivianne l'observait avec attention et non sans ressentir une certaine chaleur. Elle le retrouvait, égal à lui-même. Elle se sentait émue, sans réserve aucune devant ce sourire cabotin, les cheveux lisses encadrant les traits fins et réguliers du visage aimé. À peine quelques rides dévoilées par la lumière crue des néons. Son charme agissait toujours avec autant de puissance. À croire que jamais elle n'en serait immunisée. Elle ressentait combien sa présence lui manquait. Vingt mois maintenant, vingt mois d'absence ininterrompue... Elle constatait, effarée, que l'habitude de ces moments d'absence ponctuant leurs vies, comme en pointillés, n'avait pas marqué la rupture de son sceau définitif.

On désigna Pierre comme écrivain et philosophe de renom, de passage à Montréal, vers San Francisco, revenant d'un séjour à Paris. « “Revenant”, c'est bien le mot », releva Vivianne avec esprit. Pierre regardait l'animatrice avec un sourire amusé. Il considérait l'impact que produisait son itinéraire sur cette dernière. Il retrouvait dans ses réactions l'émerveillement que

l'évocation de ces villes provoquait jadis en lui. Cette fascination le poussait à partir, délaissant l'intimité amoureuse qu'il partageait alors avec Vivianne. Souvent à cette époque, il justifiait cet appel par cette phrase de Shakespeare : « Il faut partir et vivre ou rester et mourir. » À présent, il prenait conscience que l'expérience avait rompu l'enchantement. Puis tout avait chaviré. Il s'accusait de s'être laissé submerger par le flot incessant des invitations. Il avait opté, à ce moment, pour la paternité de ses projets, comme elle le lui reprochait alors, avec tristesse. Ils avaient fini par se déchirer entre les cieux du monde.

Après leur rupture, il n'avait plus été tenté par l'Aventure amoureuse. Il goûtait les « joies du célibat », tantôt avec un plaisir délectable, tantôt empli du plus profond désespoir. Sa vie se déroulait en voyages continuels au gré de ses invitations. Il avait essaimé sur tous les continents des relations « privilégiées », formule empruntée à Sartre. « Te voilà citoyen du monde, mon vieux, comme tu le désirais. Mais as-tu trouvé ce que tu cherchais ? Sais-tu seulement ce que tu cherches ? » Une grande lassitude l'envahit. Pierre regarda sa montre, elle indiquait encore l'heure de Paris. Ces décalages constants lui renvoyaient perpétuellement une image d'inadaptation. Sans cesse, sa vie lui commandait de replacer son ordinaire dans le domaine du conscient comme s'il n'avait plus droit aux automatismes. « Montréal, je suis à Montréal... » Il se répétait ces mots comme si leur énonciation détenait un pouvoir d'enracinement. Il sourit en imaginant quels tracassés l'humain subirait s'il voyageait à la vitesse de la lumière, par télétransportation. Jeune, amateur fervent de science-fiction, il avait suivi assidûment les épisodes de la série *Star Trek*. Se laissant entraîner par son élan d'autodérision, il sonda sa mémoire, y cherchant quelques traces de ces trivialités sur son équipage préféré. Aucun souvenir n'émergea.

Vivianne appréciait la vitalité exprimée par la deuxième invitée. Cette sociologue de profession dégageait une autorité feutrée ; une parole franche entourée de clémence. Le troisième et dernier invité de cette tribune appartenait aussi au monde des lettres. Un personnage tellement timide qu'il en devenait gauche.

Vivianne l'observa attentivement. Cet homme, il lui semblait, décrivait comme un film muet ce qu'elle taisait de son état intérieur. L'accent comique de la situation lui redonna du tonus ; malgré cela, elle éprouvait toutes les difficultés du monde à se concentrer sur la discussion. À l'autre bout de la table, Pierre paraissait lointain. La fatigue du voyage s'étalait comme un masque sur son visage. Vivianne demeurait saisie de le contempler, à nouveau réel. Pendant qu'en bas on discourait de l'amour, elle attendait, silencieusement, qu'il la remarque, perchée dans l'escalier, telle une chouette à l'affût ; elle vivait l'amour.

Le débat se déroulait, très animé. Certains fragments parvenaient par moments à sa conscience, comme à son insu. *Mais la pire des horreurs n'est-elle pas de survivre à deux dans un automatisme tranquille ?* interrogea la sociologue. Vivianne tournée en elle-même, les yeux clos, souriait en se remémorant ces mêmes discussions alors qu'ils cherchaient leur propre définition. Un silence prolongé éveilla son attention. Elle ouvrit les yeux prestement et rencontra le regard de Pierre qui, sans perdre sa contenance, livra de sa voix chaude une citation de Bruckner qu'elle reconnut immédiatement. « *Toutes nos amours ne sont pas malheureuses bien sûr, toutes sont hantées par le spectre de leur extinction. Il n'est donc pas de solution à la souffrance amoureuse : tels des insomniaques, nous nous contentons de changer de mauvais côté, de balancer entre la tristesse du déchirement et celle de la monotonie, entre le bonheur comme tension et le bonheur comme apaisement.* » La tension pour l'instant se situait entre eux. Elle baissa les yeux le temps de rassembler ses forces. Puis elle replongea dans son regard.

Ils partageaient ce moment de sourde intensité avec perplexité. Leurs résistances fondaient d'un coup, comme aux jours meilleurs. Il lui offrit son sourire le plus charmeur et, ce faisant, il porta la main à la poche de poitrine de son gilet, en tira une pochette d'allumettes sur laquelle il griffonna fébrilement quelques mots. Le rire spontané de Vivianne tinta, dévalant l'escalier jusqu'à lui, l'atteignant en plein cœur. Il la regarda et sentit leur complicité ressuscitée. Pour la énième fois aujourd'hui, le temps

basculait. Par ce geste d'apparence anodine, Pierre les ramenait à l'instant de leur rencontre, à celui de leur première pochette ainsi échangée.

Ils disposeraient de trois bonnes heures avant son vol, calculait Vivianne. Enfin, selon l'horaire soufflé lorsqu'il lui glissa précipitamment l'invitation. Elle s'esquiva vivement du cercle formé par ses admiratrices pour qui l'attrait de sa griffe devenait quête. Cette scène l'avait projetée dans une réalité oubliée. Assise au café, Vivianne tournait et retournait la pochette d'allumettes entre ses doigts. La salle, encore calme à cette heure, lui offrait un moment de plénitude. Elle s'appliquait à savourer les multiples possibles qui s'annonçaient, simplement heureuse de se retrouver là, de vivre le moment, de s'en emplir. Il lui semblait que tous leurs rendez-vous culminaient dans celui-ci. Elle souhaitait demeurer encore un peu dans cet état de purgatoire où le moindre incident peut précipiter une destinée. La pochette lui glissa des doigts. Elle la regarda fixement et, comme si elle avait la faculté de lire au travers, elle récita l'épigraphe que Pierre y avait inscrite de sa fine écriture : *Une fois reconnue la différence de l'autre, encore faut-il ne pas réduire l'autre à sa différence.* Elle hésitait sur l'interprétation à en donner. Elle choisit qu'il en appelait à la clémence.

Pierre était attablé au bistro de leur ancien quartier. Du décor, rien n'avait changé. Il redécouvrait l'atmosphère aussi animée, l'attitude du personnel aussi familière que dans ses souvenirs, quoiqu'il n'y reconnût personne. Depuis bientôt vingt minutes, il attendait et Vivianne n'apparaissait toujours pas. Son corps commençait à laisser paraître des signes de contrariété. Ses doigts pianotaient sur la table d'un rythme de plus en plus rapide, son attention accueillait chaque nouveau client avec insistance. Il devenait visiblement impatient. Il commençait à craindre qu'elle ne vînt pas. Il recensait les multiples raisons qui nourrissaient son inquiétude quand il sentit s'abattre lourdement une main sur son épaule. Il s'exclama en reconnaissant Gérard. Revoir cet homme lui faisait plaisir, et partager l'attente la lui rendrait moins pénible. Au deuxième apéro, Gérard s'excusa et fila à la cuisine, le laissant seul. L'horloge marquait sa course ré-

gulière, inéluctablement. Pierre conclut qu'il était trop tard maintenant. Il prit une cigarette et, de son geste habituel, tira les allumettes de son gilet. Il se rappela que, dans le taxi qui le menait à la conférence, il avait, cédant une fois de plus à sa manie, noté sur la pochette une phrase entendue à la radio. En l'ouvrant, il comprit l'ampleur de sa maladresse. La pochette destinée à sa belle se trouvait entre ses mains ! Dans la précipitation de la fin du panel, dans l'état d'excitation où il baignait, son geste l'avait trahi. Dieu seul savait à quelle table les allumettes avaient convié Vivianne !